

UNE LETTRE

Mon cher fils,

Nous t'écrivons pour te donner de nos nouvelles, qui sont bonnes. Enfin pas trop comme tu peux t'en douter : ton père et moi vieillissons. En fait, nous sommes inquiets à ton sujet et comme une mère reste une mère, je voudrais bien que tu m'écoutes. Ton père ne comprend pas mes inquiétudes, je profite donc de son absence pour te faire cette lettre. Alors voilà : je trouve que tu te fatigues trop, tu es toujours par monts et par vaux ; tu travailles dans trois lieux, tu en habites un quatrième, plus tes séminaires ou colloques le soir ou les week-ends, tu es bien peu chez toi. Je me demande ce qu'en pense ta femme.

Je sais que pour ce week-end, tu réunis des amis à la campagne et peut-être pourrais-tu leur demander leur avis sur mes inquiétudes. Car toi non plus, je n'ai pas l'impression que tu les comprends bien. Alors, sois gentil, pose leur donc quelques questions. Mais avant qu'ils n'arrivent, il faudrait que tu enlèves ce vilain petit Jésus sous verre qui est au pied de l'escalier ; tu sais que je ne l'aime pas et qu'iront-ils penser de nous en le voyant.

Mon fils, après quoi cours-tu ? Ton père dit quelques fois: « Einmal ist er fort, einmal ist er da ! » Je crois qu'il tient cette expression de ton grand-père qui était tailleur et qui perdait toujours ses bobines de fil. Ah, celui-là, quel héritage pour toi. Lui non plus n'arrêtait pas de courir, dans tous les sens du mot. Ça a commencé à 14 ans lorsqu'il a dû parcourir à pied la distance qui le séparait de sa Russie jusqu'en Allemagne où il rencontra sa femme, une belle Allemande au nom bien français qui évoque le négoce. Curieux comme la vie est faite de coïncidences, même si elles sont à l'envers : ton père allemand m'a épousée, moi, bonne Française au nom allemand. Un bien joli nom d'ailleurs puisqu'il s'agit de la fleur : c'est plus poétique que le négoce (enfin ton père, lui, n'a pas eu besoin comme son père de m'enlever et d'aller m'épouser à Whitechappel). Les distances ne l'effrayaient pas. C'est même à croire qu'il aimait ça, se déplacer. Il déplaçait tout d'ailleurs ; quelquefois même il mettait

le déplacement à la place de son plaisir ou l'inverse, je ne sais pas : il disait qu'il partait en voyage alors qu'il allait retrouver... enfin.

Peut-être confondait-il les deux. Car lorsqu'il a quitté l'Allemagne en 1922 pour venir en France, aller au Brésil et revenir en France, je le soupçonne d'y avoir pris du plaisir. Et curieusement, lorsque s'est profilé devant ses yeux la Menace (et tu vois que je l'écris avec une majuscule), je veux dire celle de la mort et de l'extermination de sa « race », là il n'a plus bougé, il est resté dans ses pantoufles, il a refusé de partir à nouveau. Il est resté stoïque... stoïque ou pétrifié ?

Mais je me demande pourquoi je te raconte ces histoires qui t'ont déjà été racontées si souvent. Tu pardonneras bien à une vieille mère de radoter un peu. Mais ne crois pas ça, je ne radote pas ! Je cherche plutôt à comprendre pourquoi tu ne restes pas en place. Serait-ce « héréditaire » ? Mais alors, de quoi aurais-tu hérité ?

Je pense soudain à ce que te disait ton père chaque fois que tu reprenais une de ses expressions ou une de ses plaisanteries : « Tu voyages dans mes pantoufles ! » Tu t'en souviens ? Parce que ton père aussi a beaucoup « voyagé », enfin si l'on peut dire. Je ne parle pas seulement de son déplacement d'Allemagne en France à la suite duquel j'ai dû lui apprendre des rudiments de français avant qu'il ne m'épouse. Je me demande bien comment nous avons fait puisque je ne parlais pas un mot d'allemand, ce qui est toujours le cas aujourd'hui. Enfin, nous avons fini par te faire... À son sujet, je parlerais plutôt d'autres voyages. À tes yeux il a dû être un peu comme les bobines de fil de ton grand-père : un coup il était là, un coup il était à la guerre, un coup... il était là, un coup nous ne pouvions plus le voir, il était caché. Et tu le savais. Et tu savais que tu n'avais pas à le savoir pour n'avoir pas à le révéler. Tu savais un secret marqué d'un danger si tu venais à le révéler. Au fond, c'est toi qui aurais pu jouer à la bobine avec ton père à la différence près que le « fort » aurait été définitif dans la réalité.

Et toi, je me demande si tu n'as commencé très tôt ton jeu de va et vient, ta bougeotte. Je veux dire que, si ta langue maternelle est le français, ta langue paternelle est l'allemand. Et, très tôt, tu as été obligé de circuler, faut-il dire dans ces deux langues ou entre ces deux langues ? Et puis ta langue paternelle était en même

temps celle des ennemis de ton père. Ceux-là même qui nous ont amenés à te faire porter le redoutable secret. Ton père à cette époque-là parlait mal ma langue et moi, ça me blessait les oreilles. J'aurais envie de dire que, quand il parlait français, tu devais l'entendre comme *ein Mamalouchen*. Remarques bien que lorsque je me hasardais à prononcer un mot d'allemand, ça devait aussi écorcher les oreilles de ton père. Un véritable Tatalouchen pour les tiennes. As-tu cherché en retour, dans nos regards, la marque de ces blessures ? As-tu erré entre ces deux moitiés de langues ? As-tu guetté dans mon œil blessé une répartition que tu n'aurais su lire ?

Car pendant que ton père se cachait, pendant que de redoutables paroles te scellaient les lèvres, pendant qu'à tes questions muettes seul te répondait le silence, moi je pleurais. Tu t'en souviens, je le sais. Et pour ne plus pleurer, j'allais voir un professeur. Quand j'y pense, tu n'as pas dû y comprendre grand-chose : ce n'était qu'un docteur, un professeur certes mais de médecine. Peut-être as-tu imaginé que cela avait un rapport avec cette question des langues blessées ?

Écoutes, il faut que je te dise, tant pis si tu te mets en colère, je sais que tu n'en voudras pas à ta mère. Ton cousin, le docteur, est venu me voir. Cela m'a fait plaisir, il est quand même de la famille et vous avez beaucoup joué ensemble lorsque vous étiez enfants. Je lui ai raconté les soucis que je me faisais à ton sujet et lui m'a dit... que ça pouvait avoir un rapport avec *les rapports*. Enfin, il ne l'a pas dit tout à fait comme cela, mais j'ai oublié. Quoi qu'il en soit, il m'a fait peur en me parlant de pulsion de mort. Il parle curieusement, ton cousin. Toi, au moins, je comprends quand tu me parles, d'ailleurs, il n'y a qu'une mère pour comprendre son fils. Je vais essayer de te redire ce qu'il m'a dit, mais ce ne sera pas facile parce que ton cousin parlait aussi vite et mal que le rabbin de ton enfance à la synagogue, après la guerre, pendant qu'autour de lui, dansant tantôt sur une jambe tantôt sur l'autre comme des cigognes fatiguées, les autres hommes répétaient avec lui un texte dans un hébreu aussi incertain qu'approximatif. Au fond, moi aussi, je parle trop : je crains que tu voies là une allusion aux gens de ta profession.

Il a dit d'abord qu'un aspect de la parole est de révéler l'être qui est un être de langage. Et chacun recevrait son propre message sous forme inversée. Et en citant quelqu'un (je l'ai vite noté) : « De ce lien de l'Autre revient parfois au sujet les

raisons de la tenue de son discours. » Est-ce pour cette raison, mon fils, que les mots ne te servaient pas à nous poser des questions alors que tu étais tout entier questionnant ? Que faisais-tu de tes mots ?

Il a ajouté qu'à son avis tu as cru qu'à blesser chacune des deux langues ton père et moi, nous nous blessions réellement et tu aurais été blessé toi-même de ces blessures. Seuls toi et moi écrivions ta langue maternelle ; ton père ne l'écrivait pas et tu n'écrivais pas ta langue paternelle. D'ailleurs, elle ne s'écrivait pas ou alors sur des affiches pour y lire des nouvelles et des avis porteurs de mort. Ainsi, ajoutait son cousin, il t'aurait manqué cette écriture du *signifiant* par le père (j'espère que toi tu sais ce que ce mot veut dire), nous plongeant toi et moi, je ne sais plus s'il a dit dans une contemplation ou dans une consternation narcissique mortifère (mortifère, mais à quoi pense-t-il ?). Parler, c'est bien beau, a-t-il ajouté, mais écrire... c'est une autre affaire. On ne peut écrire que si l'on sait parler. Écrire ne va pas sans lire. Et lire a rapport avec le visuel. On dit d'ailleurs le plus souvent : « Il sait lire et écrire » et non l'inverse. Mais pour savoir, encore faut-il apprendre. Il faut un maître ou une maîtresse qui vous apprenne à bien lire évidemment, à ne pas commettre de fautes sous peine d'avoir à recommencer jusqu'à ce que ce soit bien, sous peine aussi parfois de punition. Cet apprentissage nous plongerait ainsi dans le bien et le mal, dans ce qu'il convient de voir, donc de ne pas voir. Et la seule chose à ne pas voir, c'est *la scène primitive*. Ainsi encore l'école (selon ton cousin) séparerait la mère du père. (Mais *Gott sei Dank*, mon chéri, toi tu n'as pas pu aller à l'école que tardivement. À quelque chose malheur est bon.) Aussi, j'imagine que pour toi, dans ta tête d'enfant, ton père et ta mère n'ont pas été séparés trop tôt. C'est bien ce que nous souhaitions car nous nous entendions tellement bien, ton père et moi. Lui te disait souvent : « Ta mère et moi, c'est pareil. » Et j'ajoutais : « Oui, tous les deux, c'est comme si on n'était qu'un. »

Ton cousin a souri mais il avait encore autre chose à dire (il a d'ailleurs toujours quelque chose à dire ; je ne serais pas étonné qu'avant d'entrer dans un salon, il révise quelques écrits pour montrer qu'il sait toujours être là quand il faut) : « L'écriture (ou la lecture) qui est le fait du père garantit la langue maternelle. » Alors, si c'est vrai, permets-moi de te dire que ton père ne t'a rien garanti du tout, le

pauvre. À cette époque-là, il était bien incapable d'écrire français ; d'ailleurs il avait d'autres soucis.

Le père, dans ce cas, a continué ton cousin sur un ton universitaire, est obligé d'en passer par les *signifiants* (*encore !*) de la mère. Le père ne peut mettre en place la loi qu'à en passer par ces signifiants maternels ; autrement dit encore, il ne peut s'ériger en garant qu'en s'annulant lui-même. Opération proprement impossible. Et voilà donc le fils condamné à courir après ce qu'il n'a pu attraper lorsqu'il était encore temps. Autres conséquences, a poursuivi ton cousin qui parle vraiment comme un Maître : le mélange du maternel et du paternel ; tu n'aurais pu voir en tes parents l'image d'un couple fait d'un homme et d'une femme, tu chercherais toujours ce qui les sépare ou tu refuserais de le voir. Bref, tu refuserais la *castration* ; rassures-toi, je ne l'ai pas cru. Pour lui, tu aurais mis en place trois lieux pour exercer ton métier, car avec un seul, tu craindrais de ne pas trouver ce que tu cherches ou plutôt tu craindrais de trouver ce que tu cherches, je ne sais plus.

Il y aurait pour lui, dans ces parcours répétitifs, répétition des parcours effectués de la langue maternelle à la langue paternelle. J'ai cru qu'il s'en tiendrait là, mais pas du tout. Heureusement que j'ai une bonne mémoire pour te rapporter ses paroles. Sur sa lancée, il a poursuivi comme s'il récitait une fable de La Fontaine : « Avant de mourir pour et par le signifiant, il faut d'abord mourir narcissiquement ; c'est ça l'accès au symbolique, c'est ça l'au-delà du principe de plaisir. Pour naître à son histoire, il faut pouvoir mourir à soi-même et aux autres : ainsi le sujet peut s'originer et fonder sa propre continuité à partir de l'infinité de ruptures et de morts qui renvoient à une infinité de continus et d'origines. »

Il n'est vraiment pas guai, ton cousin. On dirait qu'il lui faut toujours courir après un livre pour pouvoir parler. Je ne sais pas comment il se retrouve dans ces allers retours.

Quoi qu'il en soit, ce que j'en ai compris, c'est qu'il faudrait définitivement fermer les manuels d'histoire et de géographie de la classe de sixième et suivantes dès que l'on veut poser la question de ses origines.

Te souviens-tu du violon que ton père t'avait acheté lorsque tu avais onze ans environ ? Un violon d'occasion dans une boîte noire légèrement abîmée. Il t'a présenté l'instrument avec un sourire, comme un point d'interrogation. Tu les as regardés l'un et l'autre et je crois bien que tu n'as pas osé y toucher. Le violon a dû rester des années dans un placard. Lui n'a pas beaucoup voyagé.

À propos, je ne suis pas certaine que tu connaisses la signification de ton nom : il signifie ménétrier, c'est-à-dire un joueur de violon qui parcourt les villages pour faire danser les paysans aux fêtes et aux mariages.

Après quelles noces cours-tu, mon fils ?
Je t'embrasse bien tendrement.

Claude Spielmann
Mai 1982